

# Jouissance de la parole et jouissance d'organe

J'ai donné comme intitulé à cette causerie : Jouissance de la parole et jouissance d'organe. C'est-à-dire une interrogation sur deux jouissances. Est-ce qu'il s'agit de deux jouissances, est-ce que c'est la même, en tout cas c'est à articuler. C'est pas du tout évident que la jouissance du baratin, du blabla, etc., ce soit la même chose que la jouissance d'organe, c'est-à-dire celle qui est en jeu dans... dans quoi ? dans le rapport sexuel, la relation sexuelle si on préfère employer ce terme, voilà ! Donc, une interrogation sur cette question théorique et aussi clinique, puisque la jouissance de la parole, notamment dans les psychoses, qui est d'ailleurs inversement proportionnelle à la jouissance d'organe de ces mêmes psychosés bien souvent, pas toujours, mais à quelles conditions ? Je ferai peut-être une parenthèse à ce propos. Donc, en m'interrogeant sur cette question qui est essentiellement une question théorique et clinique importante, voilà, je fais ces propositions qui sont faites aussi à partir d'une lecture de Encore, une lecture qui n'est pas forcément la lecture la plus évidente, ni la plus reçue, mais cette lecture ça m'oblige, ça m'a obligé à desserrer un certain nombre de concepts qui sont peut-être pris d'une manière trop compacte.

*Si les lacaniens continuent à répéter tout cru qu'il n'y a pas de rapport sexuel, là on se ridiculise, parce que ce n'est pas mon expérience, ce n'est pas la vôtre non plus je crois*

Alors : articulation de première importance pour l'être parlant quant à ses possibilités de jouissance sexuelle, qui sont, je dirai, c'est toute la clinique, dans la dépendance de son rapport à la langue. Voilà, alors, cette façon de dire la chose, d'introduire le problème, je dirais que ça ne demande pas de démonstration particulière parce que c'est toute la clinique psychanalytique qui l'indique, puisque cet être parlant n'a, non seulement pas de jouissance du corps possible en dehors de son rapport au langage, au signifiant, mais il n'a même pas de corps en dehors de ce rapport au langage, ça c'est une démonstration faite depuis le XIIe siècle avec Frédéric II, roi de Sicile, comme vous savez, qui avait essayé de faire élever des enfants en dehors du langage, par curiosité, pour voir quelle langue ces bambins allaient parler en premier, l'hébreu, le latin ou le grec, et aucun d'eux n'a survécu, pas de corps possible en dehors du langage. On ne peut pas expérimenter ce que serait un corps humain en dehors du langage. L'autisme, si tant est qu'on puisse regrouper dans un singulier l'autisme, il existe sans doute plusieurs formes d'autisme, les recherches sont encore balbutiantes à ce propos, eh bien, pour ce qui concerne l'autisme il y a bien un développement organique du corps jusqu'à un certain point, mais en tout cas il n'y a aucune espèce de possibilité de reproduction sexuelle, de rapport sexuel on peut dire, les autistes en question, toutes catégories d'autismes confondues, ignorent tout du dit rapport sexuel.

À dire vrai le fameux aphorisme : il n'y a pas de rapport sexuel, est tout à fait vérifié, puisque pour le reste de l'humanité, premier concept que je suis obligé de desserrer si je veux

avancer, eh bien, ce : il n'y a pas de rapport sexuel, se vérifie à plein pour la sexualité infantile, pour la névrose infantile, c'est-à-dire que c'est pour la constitution de l'inconscient qui correspond aux théories sexuelles infantiles qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Je veux dire qu'à la fin de la névrose infantile, à la fin de la phase de latence, il y a quelque chose dans cette fin de partie de la phase de latence, qui introduit le traumatisme du rapport sexuel comme tel, qui crée un écart par rapport à ce non rapport, traumatisme qui est, je dirais, le moteur perpétuel de ce qui essaie de s'établir comme relation, comme relation sexuelle. Donc, il faut quand même baisser un peu le ton sur ce : il n'y a pas de rapport sexuel, et bien voir à quel inconscient ça se rapporte, ça se rapporte exactement.

Donc, premier petit desserrage qui est nécessaire pour la suite, simplement, je dirais, pour les autistes dont je parlais il y a un instant avant d'embrayer sur la suite, eh bien, même la masturbation leur est étrangère si ce n'est à titre d'activité de hasard, je dirais de plaisir de hasard, mais ça n'a rien à voir avec l'activité réglée qui va être ce rapport au sexe qui est le lot de celui qui est pris dans le langage, à la fois en étant passivé et en essayant de s'activer, à partir de cette passivité. Donc, la jouissance phallique qui est entièrement, entièrement dans la dépendance du signifiant, entièrement sous la dépendance du signifiant pour chacune de ces manifestations symptomatiques ou pas, et la jouissance orgasmique quand elle arrive, comme ça, arrive occasionnellement à une bonne partie de l'humanité, eh bien, cette jouissance orgasmique, du seul fait qu'il y ait un nombre d'exceptions extrêmement grand, montre également quelle est entièrement sous la coupe du signifiant, dans la dépendance de la parole, donc articulation, la démonstration est archi faite de cette relation entre jouissance d'organe et jouissance de la parole. Donc la sexualité humaine est entièrement organisée de cette façon là, et en ce sens la sexualité humaine n'a absolument rien de naturelle, ce n'est pas l'expression, de quelque façon que ce soit, d'une part qui serait animale, c'est notre part culturelle, je dirais que c'est à partir de cette part culturelle de ce qui pourrait ressembler comme ça à notre part animale, notre part la plus obscure, c'est cette part là qui est l'organisateur de la jouissance à partir duquel les différentes sortes de cultures s'opposent. Je dirais que les différents modes d'organisation possibles de la jouissance, il y en a pas des cen-

taines, 4,5,6, en fonction des différents invariants de la structure, ça organise différentes modalités possibles qui définissent des différentes formes de culture telles qu'elles sont plus ou moins en harmonie les unes avec les autres. Mais en fait, en opposition les unes avec les autres parce que celui qui jouit différemment de nous, eh bien, il nous est non seulement étranger mais représente ce que nous avons refoulé pour pouvoir jouir. Donc, c'est du point de vue de notre inconscient, de la structure de notre inconscient, qu'il nous est fondamentalement étranger. Donc, cette part apparemment animale de la sexualité, c'est au contraire ce qui nous civilise, c'est notre fond culturel, culturel au sens que nous ignorons même comment cette culture fonctionne, en quelque sorte, et nous aliène, et que c'est à partir de cette aliénation elle-même que nous pouvons nous subjectiver.

Cette définition de la culture, elle est importante pour l'analyse aussi, parce que le fait de s'analyser à cause de tel ou tel symptôme sexuel que l'on peut avoir, frigidité, éjaculation précoce, tout ce que vous voudrez... et d'aussi petit ou d'aussi important que vous voudrez concernant ce qu'il y a de symptomatique dans la jouissance d'organe, tout le travail de l'analyse ne servira jamais qu'à découvrir ce qui serait les potentialités d'une jouissance sexuelle en fonction des invariants culturels qui, en quelque sorte, la balise. C'est-à-dire, nous retombons, seulement grâce à l'analyse, dans un certain cadre culturel qui sont les cadre de l'interdit dans le lien social comme fondateur en effet de l'inconscient lui-même – ce à quoi faisait allusion Jean-Pierre Lebrun tout à l'heure. Donc, c'est dans un certain cadre culturel de structuration, structuration qui est donc déjà langagière, que cette part de la jouissance d'organe va fonctionner. Va fonctionner à partir de ce qui ressemble à des limites, pour reprendre un point qui avait commencé à être souligné ce matin, des limites, des interdits qui sont là pour permettre la jouissance – ce qui a déjà été discuté dans différentes interventions de ce matin – c'est une limite qui est très très spéciale, une limite qui est faite en quelque sorte pour être transgressée.

Alors là, j'arrive à un point que je considère comme important pour la suite, parce que je crois que c'est un point sur lequel il ne faut pas se tromper. Il y a quelque chose qui interdit la jouissance, mais, qui à l'avantage, en interdisant cette jouissance, de faire qu'il y ait non pas une autre jouissance mais la jouissance qui dépend

de cette négativation de la jouissance, c'est le cas dans le mythe oedipien, tous les corollaires religieux qui sont des cas spécifiques du mythe oedipien, rien d'autre, et à partir de là : interdit de la jouissance, eh bien, premier point que je souligne, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de jouissance, ce n'est pas une limitation – ce qui a été évoqué comme limite – ce n'est pas une limitation de la jouissance parce que par chance, grâce à Dieu en quelque sorte, c'est pas parce qu'il y a interdit de la jouissance qu'il n'y a pas de jouissance au contraire, au contraire.

Ça n'est pas non plus une autre jouissance, j'insiste sur cette différence : jouissance de l'Autre, jouissance phallique, Autre jouissance, mais ces points sur lesquels Lacan insiste à plusieurs reprises dans *Encore* c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. La négation, la négation, la jouissance qu'il ne faudrait pas, il ne faudrait pas avoir cette jouissance, cela veut dire qu'elle est interdite si on veut, qu'elle est limitée, mais c'est parce qu'il nous faudrait pas l'avoir qu'elle est là, que ça jouit, ça jouit parce que c'est interdit. Donc, l'interdit ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de jouissance. Alors là, on trouve autant de citations que l'on voudra dans *Encore* là-dessus, par exemple page 57 : « On la refoule, ladite jouissance, on la refoule ladite jouissance parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci – comme jouissance, elle ne convient pas. Je l'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais qu'elle n'est pas ce qu'il faut, mais celle qu'il ne faut pas. ». Non decet, cette jouissance, il en faut pas. Il faut pas jouir, donc ça jouit. C'est au moment précis où l'amant a la pensée qu'il ne devrait pas jouir qu'il jouit. Il essaie de se retenir, le malheureux, et paf ! ça part ! Jouissance orgasmique, parce qu'il se dit, ce n'est pas le moment, plus tard, ma camarade n'en a pas encore assez profité, etc., elle va penser que je suis nul, eh bien voilà ! c'est justement là ! ... C'est malheureux mais c'est comme ça ! Voilà ! Donc c'est l'interdit qui a, en quelque sorte, dans sa fonction fantasmatique le rôle de déclencher le moment orgasmique. Donc, la psychanalyse n'est pas le gardien en quelque sorte de l'interdit – encore une fois, grâce au ciel – elle n'a jamais indiqué qu'il n'y avait pas de jouissance parce qu'il y avait interdit de l'inceste. Ça c'est le problème du névrosé qui étend la personne de sa mère à toutes les femmes, c'est un problème névrotique au sens freudien du terme, ou bien, c'est le problème de la femme

qui étend la personne du père à tous les hommes. Donc, en effet, inhibition de la jouissance, inhibition du rapport sexuel qui n'est nullement une absence de rapport, c'est l'inhibition, il ne faut pas se tromper, je veux dire ça se soigne, ça se soigne grâce à la psychanalyse, et là, je peux témoigner que ça marche très souvent, très souvent. Donc, pas de confusion s'il vous plaît entre inhibition et pas de rapport.

C'est-à-dire que, on peut même définir comme ça, c'est une définition possible de la fin de l'analyse, de faire en sorte que ce qu'il y a d'interdit dans la jouissance permette la jouissance. C'est le paradoxe lui-même du désir qui fait jouir et comme définition recevable de la fin de l'analyse, eh bien, élever le paradoxe de l'interdit de la jouissance, à la jouissance de ce paradoxe lui-même. Je vais prendre un petit exemple assez immoral, je m'en excuse, d'une frigidité, d'une dame frigide avec son mari, et qui suite à un certain travail plein de chaos et d'aléas est amenée dans certaine circonstance à prendre un amant, qui d'ailleurs plutôt la prend qu'elle ne le prend, et voilà, là, elle jouit énormément, elle jouit énormément ! Je veux dire que ce qui s'était cristallisé du complexe paternel, par confusion névrotique entre le père et l'homme, s'était assoupli entre deux instances, où d'un côté il y avait le père – le mari, le malheureux –, et l'homme, l'amant, l'heureux gagnant de cette affaire. Mais, évidemment, elle avait tout à fait honte de ce qui venait de lui arriver, où elle avait beaucoup jouit, mais, dans la honte en quelque sorte. La honte, comme affect, avait remplacé la frigidité comme symptôme. Chacun est libre de choisir ce qu'il préfère dans cette affaire pour la moralité qu'il y a à en tirer, mais il n'en reste pas moins que, on voit bien qu'on était passé d'un desserrage névrotique encore une fois au sens freudien, d'un serrage névrotique, d'une inhibition, à un desserrage circonstanciel, comme ça, où c'est le paradoxe, le paradoxe en quelque sorte de l'interdit de la jouissance dont il était possible de jouir, non sans honte. Non decet... Il n'aurait pas fallu... Eh ben ! Crac ! Ça marche !

Donc, là, je prends la question de l'interdit par ce biais, je dirais, de ce rapport, symptôme, affect de la honte, il ne faudrait pas. On peut la prendre de mille façons cette présentation de l'interdit qui fait jouir, par tous les fantasmes violents qui peuvent être nécessaires à bien des êtres parlants pour pouvoir jouir, à toutes les situations, je dirais, paradoxales qui sont également celles qui entraînent la jouissance, comme

ce qui permet, en effet, ce troisième terme qui est la jouissance de l'interdit lui-même, parce qu'il faut dire les choses aussi simplement, comme ça, jouissance de l'interdit lui-même. Ça c'est les grosses ficelles, la honte, la violence, les fantasmes masturbatoires, les coups, etc., c'est quand même des banalités dans l'ordre de la fantasmagorie qui accompagne ladite relation sexuelle. Mais, on peut raffiner un peu, et voir qu'il y a un dénominateur commun autrement plus vaste que toute cette fantasmagorie si grossière de l'interdit que je viens d'évoquer, ce plus petit commun dénominateur de l'interdit, c'est quoi ? c'est l'amour lui-même, l'amour, c'est l'amour lui-même, ça c'est un peu gros de le dire et pourtant c'est ça – dire : « Je t'aime », c'est l'orgasme, je dirais ; pourquoi l'amour peut-il représenter l'interdit sinon parce que l'amour s'est d'abord construit en exclusion interne avec ses conséquences sexuelles, c'est-à-dire, par exemple, côté féminin, le fait d'aimer le père se construit en exclusion des conséquences sexuelles de ce lien d'amour au père. Donc, l'amour représente l'interdit à lui tout seul, à lui tout seul. Par conséquent, l'amour a cette fonction de l'interdit. Ça, c'est le point que je voulais dire à mon ami Lebrun, c'est un petit débat qu'on a depuis un certain temps. Ce que je résume en un aphorisme, l'amour le père-met, l'amour le permet. Donc, la jouissance interdite est l'acteur principal de la jouissance phallique, la fonction principale c'est quoi, c'est interdire l'impossible, un autre point du débat de ce matin, c'est-à-dire, je dirais, c'est ma façon de comprendre le problème, c'est l'interdiction de l'impossible, de l'impossible de la jouissance qui fait passer en quelque sorte l'anéantissement potentiel du corps à la négation niée par le biais de l'interdit, eh bien, c'est mieux que d'être anéanti par une jouissance impossible. Jouissance impossible parce qu'incestueuse, parce que liée à l'identification du corps au phallus maternel, réponse au penisneid. Anéantissement veut dire que le phallus en question est aussi bien rien que tout, néant que être, et que être un néant, c'est ce qui fait éclater le corps, ce qui le morcelle en quelque sorte, être un néant c'est ce qui mérite d'être nié, c'est ce qui appelle à être nié par l'interdiction. Donc, jouissance incestueuse qui est interdite par un père alors qu'elle était impossible, mais l'interdiction encore une fois amène à une jouissance. C'est la jouissance elle-même que son interdiction, son non decet. L'impossible de l'interdit, je dirais que cette impossibilité de l'inter-

dit je le verrais également, parce que j'y réfléchis depuis ce matin avec ce que disait Tyszler sur l'enveloppement d'une jouissance par une autre, ce terme spinoziste d'une certaine façon d'enveloppement est très imagée, très intéressante, mais je me demande si d'une enveloppe à l'autre on ne peut pas utiliser le terme de négation pour articuler l'enveloppe d'une jouissance dans l'Autre, c'est simplement une réflexion depuis ce matin.

Ce que je viens d'essayer de dire jusqu'à maintenant, ça ne donne encore aucune espèce d'explication, ça reste un petit peu phénoménologique quant à ce passage de l'impossible à l'interdit et je me demande si le point d'articulation de l'impossible à l'interdit, on ne peut pas le trouver dans le terme fantasmagorie, je dirais originel au sens d'une origine qui se répète tout le temps, en quelque sorte, de la fantasmagorie de : « On bat un enfant », on bat un enfant, comme étant l'entrée dans la jouissance phallique elle-même, à partir de l'impossibilité de la jouissance. C'est-à-dire le fait que le père batte, c'est-à-dire c'est un fantasme, qu'on veuille qu'il batte, qu'on fantasme qu'il bat, comme si quelque chose était interdit, c'est un fantasme : comme si c'était interdit, eh bien, c'est se comporter comme si une jouissance impossible avait été possible et qu'on soit puni pour ça. Cette fantasmagorie là, elle articule, je crois pas trop mal, cette histoire de passage de l'impossible à l'interdit qui est l'accès lui-même à la jouissance phallique, pour les garçons comme pour les filles. Je dirais que l'ensemble des êtres parlants, garçon ou fille, est phallique du fait de ce passage de l'impossible à l'interdit, ce qui ne les empêche pas – ce qui est déjà un autre problème qui a été aussi évoqué ce matin – d'avoir un genre, qui se distingue de cet accès à la jouissance phallique. Ils peuvent être également phalliques, tout est lié en chacun à un genre, garçon ou fille, qui est dans les deux cas, nantis du pénis, qui est dans la jouissance masturbatoire dans les deux cas. Les deux cas étant soumis à ces deux genres, étant soumis à cette contrainte du passage de l'impossible à l'interdit et cela par le biais de cette fantasmagorie de soumission à la violence d'un père par le biais de cette subjectivation de la violence que tout sujet est introduit à la jouissance phallique.

C'est important pour situer le problème, de l'introduction seulement, au phallicisme des deux côtés, masculin et féminin, c'est important parce qu'on pourrait penser que le phallicisme

côté masculin et féminin c'est seulement une conséquence que le corps ait été désiré à la place du manque dans l'Autre, que de ce seul fait tous les êtres parlants sont à la place du phallus, que de ce seul fait la mère a le phallus et que par transitivisme tout sujet soit d'abord dans sa fantasmagorie infantile phallique, ça ! ça suffit pas pour qualifier une jouissance. Tout ce que je viens de dire c'est quoi ? Tout le monde l'est donc tout le monde l'a, mais ça ne suffit pas à ce que ce que l'on a soit en érection ; en quelque sorte, l'avoir est une chose, être en érection c'est un problème, il faut y arriver, ben oui ! Donc, ça ne décide pas encore de la jouissance d'investissement que constitue le phallicisme, et c'est ici que la personne du père, seulement une présence violente c'est tout, il n'y a aucune espèce de savoir concernant le rapport sexuel là-dedans, c'est l'entrée dans une jouissance d'organe qui dépend de quoi ? de ce qui n'est qu'un signifiant, le père en question. Et encore un signifiant, j'exagère parce que c'est un signifiant qui n'est pas connecté aux autres signifiants, le nom du père n'est pas connecté aux autres signifiants. Le nom du père n'est pas connecté aux autres signifiants, c'est un symbole qui est hors symbolique et qui articule le symbolique. Ce qui permet au sujet qui porte le nom de ce symbole, de ce totem, de se représenter dans la chaîne, oui ! ensuite les signifiants sont enchaînés les uns aux autres. Vous voyez que la porte d'accès se fait par la même voie que la jouissance phallique. De même que le sujet peut jouir phalliquement, de même il peut avoir un certain rapport au langage où il est représenté dans ce langage, où son nom propre ne se morcelle pas dans ce langage comme son corps se morcellerait si il n'avait pas cet accès à la jouissance phallique.

Là, on a un point articulation qui commence à avoir une certaine logique, une certaine pertinence, entre la jouissance phallique de l'organe et la jouissance de la parole par le biais du dire que non à la jouissance elle-même ou à tout ce qui représente le dire que non à la jouissance, dont le fantasme de l'enfant battu est paradigmatique en quelque sorte. On voit bien que dans le cas où ce paradigme ne tient pas du fait de cette référence à un signifiant hors signifiant, à peine un signifiant, je dirais que dire que le nom du père, ce nom du père là, n'est pas un signifiant a beaucoup de conséquences, ce n'est pas un signifiant comme les autres tout au moins, si ce n'est pas le cas, la jouissance d'organe – qui est corrélative – ça va faire un grave problème.

Je disais tout à l'heure l'autisme : pas de jouissance sexuelle, pas même masturbatoire, et dans les psychoses, c'est clair que ça va faire un grave problème, la jouissance d'organe comme c'est le cas dans la mélancolie ; je ne dis pas que la jouissance d'organe soit impossible dans les psychoses, ni même que l'orgasme sexuel soit impossible dans les psychoses, je dis que ça peut faire un grave problème justement à cause de cette place du père et surtout de la symbolisation possible de ce père, du meurtre du père, etc.

La jouissance d'organe est une chose, la jouissance orgastique c'en est encore une autre, mais cela soumis à des conditions drastiques notamment celles de l'amour dont je parlais tout à l'heure, de l'amour sauf dans les psychoses d'une manière beaucoup plus absolue que ça n'est le cas dans les névroses où elle est toujours en position de duplicité. Il y a une absoluité de l'amour dans les psychoses qui tient, je dirais, à ce rapport de l'amour au père dont j'ai essayé de parler il y a un instant.

Accès à la jouissance grâce à l'interdit, ce qui m'amène à desserrer, à réfléchir, qui m'a amené à réfléchir sur une certaine façon de lire Lacan, d'essayer de voir, après tout ce qui est à la mode dans notre façon de lire Lacan ce n'est pas forcément ni la bonne façon, si tant est qu'il y est une bonne façon, ni ce qui nous permet de progresser, de progresser le mieux, parce que, il me semble, qu'il s'est développé une croyance qui me semble quand même à interroger d'une jouissance différente de la femme, au sens de séparée. Une jouissance séparée de la femme, il y a eu plusieurs mises au point dans les interventions de ce matin et tout à l'heure pour dire que c'était pas du tout séparé, que c'était articulé à la jouissance phallique, or ces mises au point témoignent exactement du même tracas que celui dont je parle maintenant. C'est que c'est pas du tout une jouissance différente qui serait en quelque sorte un au-delà de la jouissance phallique dont elle serait séparée, qui serait sans rapport avec la jouissance d'organe, ça je crois qu'on est dans une rêverie, dans une fantasmagorie masculine en quelque sorte, de la femme comme quelque chose de tellement séparé qui jouirait extraordinairement à nos dépens, nous autres pauvres hommes. C'est-à-dire que se grefferait sur notre misérable jouissance d'organe, une jouissance extraordinaire, supplémentaire ; complémentaire plus personne n'en parle. Mais, il y a une notion du supplément qui est

tout à fait, je crois, en dehors de la question et qui amène à parler de cette jouissance en effet avec un grand A, jouissance féminine avec un grand A, séparée d'une manière qui mérite peut-être un peu plus de réflexion, avec un grand A, ça tient compte peut-être de la galanterie, de la politesse, ces dames jouissent beaucoup plus que nous, c'est normal après toutes les misères qu'on leur fait, on peut leur concéder ça, en plus on vient dire qu'elles n'existent pas, ce qui est assez fabuleux quand on y réfléchit bien, tout ça a à être remis tout à fait à sa place, c'est-à-dire que le déclencheur de cette jouissance, c'est bien sûr la base de la jouissance phallique. Pour bien mettre les points sur les i, c'est sur la base de la jouissance clitoridienne qu'il y a déclenchement de la jouissance en question, qui a ses spécificités orgasmiques chez la femme sans doute, mais qui ne sont nullement coupées de ce déclenchement non pas parce qu'elle en passerait par le phallus du monsieur, le pauvre !, mais parce qu'elle en passe par sa propre jouissance phallique à elle, ce qui est tout à fait autre chose, ça s'enclenche à partir de là, c'est-à-dire jouissance phallique qui s'enclenche elle-même, elle-même à partir de tout ce qu'il y a de sans issue dans la jouissance pulsionnelle, dans le sans issue de tout ce qui est en jeu, dans toute cette tension énorme des préliminaires où la jouissance du corps se met en jeu par la partialité des pulsions, le regard, l'oralité, enfin toute la partialité, le sadisme le masochisme, toute la partialité des pulsions en effet et qui vient en quelque sorte se décharger dans le phallicisme, mais dans le phallicisme en tant qu'il est nié. C'est-à-dire c'est la négativité de la jouissance elle-même qui fait que cette jouissance d'organe devient

orgastique potentiellement, c'est-à-dire c'est son point de décharge lui-même qui est explicité de cette façon là, non pas en étant séparé mais en s'appuyant entièrement sur la jouissance phallique, et en s'appuyant entièrement par conséquent sur le signifiant paternel qui est en jeu dans cette jouissance, je dirais, je dirais de bout en bout, de bout en bout si j'ose dire ! Voilà, c'est-à-dire que l'interdit lui-même, qui en quelque sorte permet de transiger avec l'anéantissement de l'impossible, eh bien, cet interdit s'appuie de bout en bout sur le signifiant paternel. Ou encore, le dire que non à la jouissance avec son expression, je dirais, sa violence qui est une violence fantasmatique, mais encore une fois qui est une violence aussi dans la déclaration d'amour, c'est ce que j'ai essayé de dire aussi tout à l'heure.

Donc, la négation ce n'est pas seulement dans les manœuvres de séduction, où il est question de se refuser pour s'offrir, des choses comme ça... non ! c'est dans l'offrande d'amour elle-même. Dire : «Je t'aime », c'est très difficile, pourquoi c'est très difficile ? parce que c'est lié justement à toute cette programmation, je dirais, qui aboutit à l'orgasme. C'est-à-dire à toute cette programmation où il est question du signifiant paternel et de la mort du père, c'est-à-dire où il est question du traumatisme de la découverte de la sexualité qui fait qu'il y a de la relation sexuelle, sur la base du pas de rapport de la sexualité infantile si on veut. Mais, je dirais que si les lacaniens continuent à répéter tout cru qu'il n'y a pas de rapport sexuel, là on se ridiculise, parce que ce n'est pas mon expérience, ce n'est pas la vôtre non plus je crois. Voilà, je vais peut-être arrêter là.